

LE DERNIER BREVET DE TIREAUCOURT



I

Laflegme. — Voyons, Tireaucourt, es-tu fou ? Qu'as-tu mis à tes pieds ?
Tireaucourt. — Ça, c'est une invention à moi, pas encore brevetée, mais qui le sera avant peu. Attends donc deux minutes avant de me demander si je suis fou.

— Quoi qu'il te veuille ? farceur, ben, m'en retourner ! C'est pas malin à deviner,

— T'es pas dégoûté, qu'y fit ; tout de même, je m'en vas te donner un sauf-conduit.

— C'est pas de refus, que j'y dis : pas manque, foi de Mathurin, qu't'es un lapin !

Y se remit à rire, et me machina je ne sais quoi sur un bout de papier.

— Pour cette fois tu peux t'en aller, mais qu'on ne te remette plus le grappin dessus !

J'y fis le salut, et je m'apprêtais à y souhaiter le bonsoir la compagnie, quand y me cria :

— Hé ! matelot, au revoir, à Paris, dans un mois !

Cré nom, la montarde me monte au nez.

— De quoi ? de quoi ? que j'y dis, dans un mois, méchant Prussien de quat'sous ? Tâche à voir de ne pas te trouver au bout de mon fusil !

— Sais-tu à qui que tu parles ? qu'y grognasse en fronçant ses gros sourcils, épais, quasiment comme la moustache à Lagadu.

— Et quand c'est que ça serait à Bismark, feignant, que je m'en fau-berde l'entendement !

— C'est moi Bismark, qu'y fit, et que tu peux te vanter d'être un veinard que je soye aujourd'hui de bonne humeur ; va-t en au diable !

— Merci, que j'y dis, et que j't'en souhaite autant, non p'tit !

Je m'en retournai fier comme Rataplan, à travers tous les casques à pointe qui me relouaient, vous pensez, ah ! ah ! mon gars !

Voilà comment j'ai fait la connaissance à Bismark, en personne naturelle, moi, Mathurin (onec ici présent).

Et puis c'est tout. A vot' santé, monsieur.

— A votre santé, père Mathurin.

MAXIME AUDOUIN.

UN QUI FAIT LA POULE

Piécinant sur une route beauceronne, longue et plate comme Yvette Guilbert, mais moins gaie, mon régiment traversait des plaines dont la monotonie, pour tous navrante, ravissait le seul capitaine de Camas, heureux de retrouver, dans ces mornes solitudes, un peu de son bien-aimé Soudan : " Et ces meules, mon cher, voyez donc ! Tout à fait des cases de nègres."

Ces chers souvenirs d'Afrique ne l'empêchaient pas de veiller au grain : détaché sur la gauche avec sa compagnie vers un village entrevu au loin, le capitaine constitua une avant-garde spéciale, sous mes ordres, s'il vous plaît ; et nous voilà partis à travers les terres labourées, laissant derrière nous la division qui déjà diminue, s'imprécise, et, bientôt, ne semble plus qu'un long serpent noir allongé sur la route, où il soulève des nuages de poussière gris, lourds, laids.

Halte à trois cents mètres du village ; je recommande la prudence à mes six hommes, car il ne s'agit pas de se faire pincer par les hussards (en grandes manœuvres, la crainte de la cavalerie est le commencement de la sagesse) ; puis nous repartons pour reconnaître les chemins, les issues... Tout à coup un galop sonore avec des cliquetis d'armes, un tourbillon de dolmans bleus, des sourires moqueurs ; l'escadron, qui s'était caché dans un pli de terrain, nous enveloppe ; nous sommes prisonniers.

On nous conserva deux jours, — mes hommes très indifférents, moi un pou vexé, — deux jours pendant lesquels, ne touchant pas de vivres, il nous fallut consommer le bœuf bouilli de Chicago et les tablettes de café qui fondent dans l'eau chaude comme du savon ; puis le général, en sa clémence, ordonna de nous renvoyer à notre régiment, et je repartis avec

ma demi-douzaine de libérés, sûr d'être blagué par le capitaine et vaguement inquiet de n'avoir plus de vivres de réserve. Mais, bah ! trois étapes seulement...

Lugubre, l'arrivée au gîte, dans la brume. Sensation de fatigue et comme de défaite ; il tombe sur nous une rosée d'ombres mouillées, ce pendant que l'écho régulier de nos pas se prolonge très loin, par delà les champs frais labourés jusqu'à l'horizon où agonise un restant de coucher de soleil. Quelques paysans, laissant ouvertes leurs portes qui découpent sur le sol des carrés de lumière, nous entourent, nous écoutent, la mine hostile, répondent à peine, avares même de leurs paroles, que le régiment passé la veille a tout pris, qu'il ne reste rien à manger, rien, rien ! Mes hommes s'assombrissent. Alors quoi ? dîner par cœur ? Quel métier ! Soudain, une voix rassurante de grasseyer dans l'oreille, tout bas : " Ayez pas peur, mon lieutenant, y a du bon ! " C'est Sallaux, un qui la connaît, intelligent, débrouillard et tire au flanc, *Feri ventrem* comme l'a surnommé son " double," qui a des lettres.

Aussitôt, une appréhension me trouble. Que va-t-il inventer encore ? Quelle subtile chaparderie ? Je devrais m'interposer. Les paysans ne pardonnent pas la razzia, et s'empresseraient de faire passer devant le conseil de guerre ce pauvre diable au ventre creux s'il leur avait fait tort d'une miche. Mais le temps presse, il faut dîner, je remets à plus tard les discours moralistes que je veux tenir à Sallaux, dit *Feri ventrem*, pour éviter tout désagrément à cet enfant de la nature, doué d'instincts pareils aux miens et supérieur à moi en ce qu'il ne tente pas de leur résister.

Dans la ferme à Gouron, où je m'installe, je reçois un accueil plutôt froid. Et toujours le même refrain : " Rien à manger ; les soldats d'hier n'ont rien laissé, rien." Mon insistance ne peut vaincre la douceur obstinée et sournoise du propriétaire ; comme je parle de réquisitionner, j'obtiens à grand-peine du pain bis et du fromage blanc. Evidemment, j'aimerais mieux du pain blanc et du fromage bis, mais le dieu des armées (Sabaoth) ne m'a pas en sa sainte garde. Sallaux a disparu ; son absence m'alarme.

Tout à coup, au dehors, éclatent des appels de volaille en détresse, des lamentations de poule égorgée. Mon hôte saute sur la porte, se précipite. Encore un coup de mon lascar, je le parie. Il finira à Biribi, ce Sallaux ! Justement, Gouron revient, entraînant le coupable, avec des clameurs ; il écume : " Je le tiens, voleur, bandit ; voyons mon lieutenant, il l'a sous sa tunique, ma poule, ce brigand-là ! " Très sec, j'ordonne : " Lâchez cet homme." L'homme est lâché, je regarde l'homme avec inquiétude : l'homme, qui a pourtant l'air de cacher quelque chose sous son vêtement, garde une mine assurée, réjouie même ; et quand le fermier, de ses mains tremblantes de colère, veut le déboutonner, le fouiller, " l'homme " se tort de rire :

" Finissez donc, vieux farceur, vous me chatouillez ! Je ne l'ai pas votre poule ! "

En effet, Gouron n'a rien trouvé et reste stupéfait ; c'est de la sorcellerie, pour sûr :

" Mon lieutenant, il l'avait, ma poule. Quand je suis arrivé sur lui, il était en train de l'étrangler. Vous avez entendu comme moi, j'ai pas rêvé ! "

— Mais sacrés tête de boche, s'écrie Sallaux, tout illuminé de jubilation, c'est moi la poule ! Ecoutez ça ! "

Et aussitôt, avec un art parfait, une sûreté d'exécution à tromper un coq, Sallaux imite la poule :

" Tenez, la voilà qui se promène : *coo o coo-ot...* elle pond : *col, col, col, codek!*... quelqu'un entre, elle a peur : *col, col, col, col, col...* ; je la prends par le cou : *cooak, cooak* ; maintenant je l'étouffe sous ma tunique : *oak...*, *oak...* Et on peut voir, j'ai les mains vides. Je vais pourtant pas passer au conseil rapport à ce que je sais imiter la poule ! Faut-il te faire aussi le cochon d'Inde à présent ? "

LE DERNIER BREVET DE TIREAUCOURT — (Fin)



II

Tireaucourt. — Au revoir, Laflegme, à tout à l'heure. Les fous s'échappent, cours après.